

POSTmémoire au *POSTmemory* IN

RWanda

ENTRETIEN AVEC ASSUMPTA MUGIRANEZA *INTERVIEW WITH ASSUMPTA MUGIRANEZA*

Assumpta Mugiraneza montre l'importance de l'art dans la transmission de la mémoire, notamment les formes artistiques – propres aux Rwandais – qui privilégient le « verbe », le chant, la poésie...

Assumpta Mugiraneza demonstrates the importance of art in the transmission of memory, in particular those art forms –peculiar to Rwandans– that harness 'the word', such as songs and poetry...

Par la notion de « postmémoire », Marianne Hirsch évoque ce type particulier de mémoire qui relie à un traumatisme la génération suivant celle des victimes. Pensez-vous que cette notion soit opératoire dans le cas du génocide des Tutsi ?

Au Rwanda, nous vivons encore le temps du génocide, le crime est encore présent dans nos vies. On trouve encore des fosses communes, beaucoup n'ont pas encore trouvé les corps des leurs, on assiste souvent à des crises post-traumatiques, la vie reste empreinte du génocide. Ceux qui sont nés après cherchent à se forger une histoire du génocide, ils puisent dans cette ambiance d'un « génocide de proximité » dans laquelle la société entière baigne encore.

J'ai commencé à rencontrer de jeunes poètes qui veulent chanter les leurs, disparus avant leur naissance. J'ai entendu des jeunes qui essayaient de s'interroger sur le génocide. Pourquoi un tel ne s'est-il pas caché avec un tel qui a survécu ? Pourquoi l'armée du Front Patriotique Rwandais n'a-t-elle pas gagné la guerre plus vite pour épargner les leurs qu'ils n'ont pas connus ? De ces interrogations sortent des réponses plus ou moins abouties qui pourraient prochainement s'exprimer artistiquement. Le Rwanda s'est ouvert au monde, la vidéo, la peinture, le dessin, le théâtre ont vu le jour et ces jeunes s'y essaient ou s'y essaieront bientôt. La vie de ceux qui sont nés après (famille de bourreaux ou de victimes) n'échappe nullement au génocide, leur rapport au monde en est marqué.

Marianne Hirsch uses the notion of 'postmemory' to evoke that particular type of memory that links the subsequent generation to a traumatic event. Do you think this notion is at work in the case of the genocide against the Tutsis?

In Rwanda we continue to live through the genocide; the crime is still part of our lives. We are still uncovering mass graves; many people have yet to find the bodies of their relatives; we often witness attacks of post-traumatic stress and life continues to be coloured by the genocide. Those born after the event are attempting to create a history of the genocide for themselves, drawing on the atmosphere of a 'genocide of proximity' which pervades the entire society to this day.

I began meeting with young poets wanting to lament the relatives who died before they were born. I have heard young people attempt to ask themselves about the genocide. Why didn't so-and-so hide with so-and-so who survived? Why didn't the Rwandan Patriotic Front win the war sooner in order to spare the relatives these youths never knew? These questions have given rise to more or less fully developed answers that could shortly be given artistic expression. Rwanda has opened up to the world; video, painting, drawing and theatre have emerged and these youngsters are trying their hand at them, or will do so soon. The lives of those born after (the family of perpetrators or victims) have not escaped the genocide; it is visible in the way they relate to the world.



Enfant et cadavres. Photographie prise par Danièle Lacourse en août 1994 au Rwanda. |
Child and Corpses. Photograph taken by Danièle Lacourse in August 1994 in Rwanda. |

Comment se fait la transmission du génocide au Rwanda ?

La question de la « transmission » est une question cruciale mais qui, malheureusement, ne trouve pas encore d'espace de débat, de co-construction des connaissances. Cela est vrai autant pour l'histoire du génocide sur lequel on bavarde beaucoup mais on s'interroge si peu, que du rapport au passé en général, à l'Histoire. Le genèse d'un génocide est un long processus qui prend le temps de désagréger les valeurs d'une société, ses repères et son identité. La colonisation, à la fin du XIX^e siècle, a introduit au Rwanda la notion de hiérarchie des races et le déni de soi en tant qu'être indigène et païen, nécessaire pour espérer approcher le monde moderne christianisé. Une fracture historique, politique, sociale qui va marquer tout Rwandais et pour longtemps. Les idées de la *Révolution de 59* vont finir de saper tout espoir de rétablir un rapport de transmission entre le passé et le présent, entre les générations. L'avènement du génocide vient anéantir les rapports à l'individu, à la collectivité. Je n'entends pas crier au désespoir, mais il n'est pas abusif de tirer la sonnette d'alarme pour dire qu'il y a un gros risque de fracture intergénérationnelle aux conséquences incalculables dans un Rwanda post-génocide.

How is the genocide transmitted in Rwanda?

'Transmission' is a crucial issue but one which, unfortunately, has not yet found a space for debate, for the co-construction of knowledge. This is as true for the history of the genocide, about which people talk a lot but ask themselves few questions, as for our relationship with the past in general, with History. Genocide comes about through a long process which erodes a society's values, its points of reference and its identity. The colonisation of Rwanda at the end of the nineteenth century introduced the notion of a hierarchy of races and the denial of the self as an indigenous and pagan being, necessary in order to have a chance of approaching the modern Christian world. This constituted a historical, political and social fracture that would leave a long-standing mark on all Rwandans. The ideas of the Revolution of 1959 put an end to all hope of re-establishing a relationship of transmission between past and present, between generations. The arrival of the genocide destroyed the way people related to the individual, to the community. This is not meant to be a cry of despair, but it is not wrong to sound the alarm and say that there is a significant risk of an intergenerational divide that would have incalculable consequences in a post-genocide Rwanda.



Alfredo Jaar. *Épilogue*. 1998, film 35 mm transcrit en numérique, 3 minutes. Courtesy de l'artiste et de la Galerie Lelong, New York.
Alfredo Jaar. *Epilogue*. 1998, 35 mm film transferred to DVD, 3 minutes. Courtesy of the artist and Galerie Lelong, New York.

Le fait qu'il y ait eu des procès très tôt – contrairement, par exemple, au Cambodge – a-t-il eu des effets sur cette transmission ?

J'aime dire que le premier acquis de ces procès, les gacaca ou les autres, y compris le TPIR (Tribunal pénal international pour le Rwanda), c'est d'avoir permis de mettre des mots sur un crime qui perdurait au Rwanda depuis 59, mais qui n'était pas considéré comme tel, qui n'était réprimé par personne : tuer un tutsi n'avait jamais semblé être un délit et encore moins un crime. J'ai déjà évoqué la notion de « génocide de proximité », cette proximité peut parfois tourner à la promiscuité lorsqu'elle n'épargne pas les enfants par exemple. Les tribunaux gacaca étaient partout sur les collines du Rwanda, les enfants y ont assisté, les jeunes et les moins jeunes. Un espace de libération de la parole était en négociation et des choses ont été dites, qualifiées, décrites, analysées... la communauté tout entière semblait imbibée de cette actualité, de cette parole si lourde à porter, à dire, à entendre... à partager. On peut penser que c'est une base pour une certaine transmission, mais avec quel risque ou quel poids traumatique ?

Has the fact that trials were held rapidly —unlike in Cambodia, for example— had an effect on this transmission?

I like to say that the main benefit of these trials, the Gacaca courts or others, including the ICTR (International Criminal Tribunal for Rwanda), is that they put into words a crime that had existed in Rwanda since 1959 but which was not seen as such and which went uncurbed: killing a Tutsi had never appeared to be an offence, much less a crime. I have already touched upon the notion of 'genocide of proximity'; at times this proximity can become excessive when it does not spare children, for example. The Gacaca courts were located throughout the hills of Rwanda; children young or old were present. A place for free expression was being negotiated and things were said, named, described and analysed. The entire community seemed to be pervaded by the events, by those words that were so hard to bear, to say, to hear, and to share. These trials could be considered a basis for a kind of transmission, but at what risk, with what traumatic burden?

Certaines formes artistiques, au Rwanda, sont-elles plus présentes que d'autres dans cette transmission ?

Le Rwandais se définit avant tout comme un être du verbe, c'est par le verbe qu'il représente son rapport au monde, à l'univers. Il n'a pas dans sa tradition artistique de littérature, de peinture, de sculpture ... pas d'architecture. Mais un verbe très sophistiqué, très élaboré, qui met en représentation des tableaux dignes des plus grands peintres. Un verbe qui permet de mettre en scène des paysages, des personnages, des histoires complexes et diversifiées : reportages de guerre, événements marquants comme les famines, les fêtes. Froidement ou avec une pointe d'ironie, de dérision. Le Rwandais s'exprime par le chant et la poésie plus que toute autre forme artistique. La poésie n'a pas qu'une fonction esthétique, elle exulte, raconte des faits, fixe des défis, structure les rapports sociaux. Le chant permet de mettre des mots sur des événements extrêmes (deuil, disette, guerre, absence, etc.), mais aussi de dire la beauté, l'amour, la bravoure, le bonheur d'avoir des enfants, la prospérité, etc. Pour mettre des mots sur le génocide par exemple, le chant a été la première forme d'expression artistique, presque naturellement, comme le montrent Suzanne Nyiranyamibwa et Mariya-Yohana. Lorsque la propagande ne se mêle pas de la vie artistique rwandaise, c'est le chant et la poésie qui expriment le mieux l'indicible. ■

In Rwanda, are certain art forms more active in this transmission than others?

The Rwandan defines himself above all as a linguistic animal; it is through language that he depicts his relationship to the world, to the universe. Rwanda's artistic tradition has no literature, painting or sculpture, no architecture, but a highly sophisticated and elaborate language that paints pictures worthy of the greatest painters. A language that depicts landscapes, characters, complex and varied stories: war reports, memorable events such as famines and celebrations. Coldly or with a touch of irony or derision. The Rwandan expresses himself through songs or poetry more than any other art form. Poetry does not have a merely aesthetic function; it exalts, relates events, sets challenges and structures social interactions. Songs make it possible to put extreme events (bereavement, food shortages, war and absence, for example) into words, but also to express beauty, love, bravery, the joy of having children, prosperity. Songs, for example, were the first form of artistic expression to put the genocide into words, almost naturally, as shown by Suzanne Nyiranyamibwa and Mariya-Yohana. When propaganda does not interfere with the artistic life of Rwanda, it is songs and poetry that best express the unspeakable. ■

Alfredo Jaar. *Let There be Light*. 1996, installation de 10 caissons lumineux avec texte. Courtesy de l'artiste, New York.

Alfredo Jaar. *Let There be Light*. 1996, installation consisting of 10 lightboxes with accompanying text. Courtesy of the artist, New York.

Assumpta Mugiraneza, diplômée en psychologie sociale et en science politique, a été enseignante en psychologie à l'Université Paris 8. Elle a collaboré pendant près de 10 ans à la traduction et à l'adaptation des films d'Anne Aghion. Depuis plus de quinze ans, elle s'est investie dans la recherche sur l'histoire des génocides et des violences extrêmes. Elle est la directrice du Centre IRIBA, à Kigali, qui regroupera des films, des photographies et des documents audio datant du début de la période coloniale jusqu'à aujourd'hui et organisera des expositions itinérantes.

Assumpta Mugiraneza, a graduate in social psychology and political science, previously taught psychology at Paris 8 University. She worked for almost ten years on the translation and adaptation of Anne Aghion's films. She has spent over fifteen years researching the history of genocides and acts of extreme violence. She is head of the IRIBA Centre for Multimedia Heritage, in Kigali, which will bring together films, photographs and audio documents dating from the beginning of the colonial period to the present day, and organise travelling exhibitions.

